

**LA MUNICIPALITÉ DE COYE-LA-FORÊT
LA SYLVE**

**PETITE HISTOIRE D'UNE
CENTENAIRE**

LOUISE POTET

**Recueillie par Jean-Marie DELZENNE
en avril 2003**



réédition septembre 2021

Les lecteurs de ce livret retraçant dans le détail l'histoire de Madame Louise Potet, au moment de son centenaire, ne pourront être qu'enthousiasmés par l'exemple qu'elle leur livre et la précision des événements qu'elle rapporte.

C'est un moment privilégié et un réel plaisir pour un maire de mettre à l'honneur une concitoyenne centenaire. Avec Madame Potet, c'est un enchantement. En effet, Madame Potet poursuit à l'heure actuelle un parcours exemplaire toujours dominé par une grande ouverture aux jeunes, d'abord ses élèves tout au long de sa belle carrière d'institutrice, puis ses enfants et ses petits-enfants. Sa force de caractère lui a permis d'entreprendre toute sa vie durant et de faire face aux moments difficiles qu'elle a rencontrés. Sa curiosité et son goût pour les cadeaux de la nature sont bien connus de ses amis de La Sylve à qui elle a notamment communiqué sa grande passion des oiseaux. Son dynamisme continue d'impressionner ceux qui la côtoient.

Tout en tenant à respecter la simplicité que Madame Potet a toujours recherchée, je lui présente toute la reconnaissance des Coyens pour le message d'encouragement que le beau livre de sa vie présente aux générations qui la suivent.

Avec mes très sincères félicitations, je lui souhaite un très heureux centenaire.

Philippe Vernier, maire de Coye-la-Forêt

D'un père toulousain et d'une mère lyonnaise, Louise Potet, de son nom de jeune fille Castel, est née le 17 avril 1903 à Paris dans le 14^e arrondissement.

Ses parents, Louise Martin et Joseph Castel, habitaient rue Descartes, derrière le Panthéon, non loin du lycée Henri IV et de l'École polytechnique. Ils travaillaient tous les deux dans le service des Postes.

Louise fut placée en nourrice à Guipy, près de Clamecy, où ses parents venaient souvent la voir. Elle avait cinq ans lorsqu'elle rejoignit le giron familial. Entre temps une petite sœur, Antoinette, était née en 1907. Une autre, Marguerite, suivra en 1909.

Son grand-père, soucieux de son instruction, lui apprit à lire. Elle possède encore aujourd'hui le fauteuil dans lequel le vieillard s'asseyait. Le grand plaisir de Louise, petite fille, consistait à passer ses petits bras autour de son cou. Il habitait Ercuis dans l'Oise, un petit village à la campagne, où il jouissait d'une retraite bien méritée au service de la maison Christofle-Orfèvrerie.

Son père l'emmenait souvent en promenade à la tombée de la nuit quand les allumeurs de réverbères illuminaient la capitale. Ce spectacle émerveillait la petite Louise.

Quand elle se rendait à l'école primaire, rue Victor Cousin, elle descendait la rue Soufflot. En chemin elle apercevait, de chaque côté de la rue, une file de fiacres avec des cochers enveloppés dans leur grande cape, leur grand fouet à la main. Inconsciente du danger, elle s'amusait à passer sous la tête des chevaux. Un jour, un cocher envoya un grand coup de fouet en l'air, tout près d'elle. Elle eut si peur qu'elle ne pratiqua plus jamais ce petit jeu.

Aînée de deux petites sœurs, Louise allait les promener au jardin du Luxembourg. Elle admirait les bateaux que les petits garçons faisaient glisser sur l'eau du grand bassin. Il n'était pas question d'aller assister à une séance de Guignol, car ça coûtait trop cher. Ses parents avaient du mal à joindre les deux bouts.

Conseillée par le médecin, la famille Castel quitte la capitale pour des raisons sanitaires. Sa mère obtient sa mutation en 1912, pour Le Mesnil-Saint-Firmin près de Breteuil dans l'Oise, comme receveuse des postes. Son père change aussi d'emploi. Il devient postier ambulant dans le train. Il travaillait sur la ligne Paris-Granville et, par la suite, sur la ligne Paris-Bruxelles.

Pour Louise ce fut un grand bonheur. Elle retrouvait le bon air de la campagne et la nature environnante. Elle fréquenta la classe unique de l'école du village. La petite Parisienne qu'elle était prit vite l'accent picard, ce qui faisait bien rire son entourage.

En face de l'école se dressaient les bâtiments d'un orphelinat tenu par des religieuses. Le soir, en rentrant de l'école, il suffisait de traverser la rue pour suivre les cours de catéchisme. Le jardin de l'orphelinat jouxtait celui de son père. La sœur Bernardine, de souche méridionale, qui s'occupait du jardin, parlait patois avec son père. C'était très drôle de les entendre discuter. Son père avait conservé son accent toulousain. Il roulait les "r". Avec ses petites sœurs, Louise le taquinait. Elles lui disaient : « Papa, dis : du beurre ! » Et leur père de rouler des "r" aussi tonitruants qu'un roulement de tambour.

À l'école, Louise avait lié connaissance avec Gilbert, un garçon qui l'amusait beaucoup par ses singeries. Par exemple, il aimait gonfler ses joues jusqu'à ce qu'elles deviennent violettes.

Une fois, qu'elle avait été particulièrement polissonne, elle se retrouva privée de récréation, la face contre le mur, les mains derrière le dos. À côté d'elle se trouvait son camarade Gilbert, puni lui aussi. La punition tourna vite à la rigolade mais, en retour, Louise reçut de son

maître une gifle magistrale qu'elle n'oublia jamais. Le maître alla trouver sa mère et s'excusa de son geste indélicat. Il l'informa qu'il quittait l'Éducation nationale pour fonder une école de sténodactylo à Breteuil. Par la suite, tous les jeudis, jour de congé pour les écoliers, en compagnie de Gilbert, Louise se rendait à pied à la gare de Breteuil-Embranchement et de là, ils prenaient le train jusqu'à Breteuil pour suivre des cours de sténodactylo.

En 1913, elle décrocha une médaille de bronze décernée par l'Association sténographique unitaire, pour sa rapidité à prendre un texte en sténo (méthode Prévost-Delaunay). Elle reçut cette distinction au Trocadéro à Paris.

Une journée d'août 1914, sa mère lui dit : « Je vais t'apprendre quelque chose de très grave. Je viens de recevoir une nouvelle qui va attrister tout le monde. La guerre est déclarée avec l'Allemagne. » Son père fut mobilisé dans le génie, au service des communications téléphoniques.

À l'école, le maître fut remplacé, peu de temps, par un normalien de dix-sept ans qui terminait sa dernière année à l'École normale, puis par une institutrice réfugiée de la Somme, qui venait dans une voiture tirée par un âne.

L'armée allemande avançait à grands pas, obligeant les populations à fuir en laissant tout sur place. Sa mère mit ses enfants en sécurité chez sa sœur qui habitait Bois-Colombes. Revenue au Mesnil-Saint-Firmin, elle attendit de la direction des postes de Beauvais l'ordre d'évacuer. Elle demeurait en communication avec la receveuse de Breteuil qui, prise de panique devant le déroulement des événements, déclara : « Je ne reste pas ici ! » et elle débrancha sans autres explications. Demeurée seule, la mère de Louise en fit autant. Elle eut un mal fou à retrouver ses enfants, les communications ferroviaires étant complètement désorganisées. Elle alla avec un des facteurs jusqu'à Saint-Just-en-Chaussée. Puis, elle marcha avec les réfugiés jusqu'à Poitiers où la Direction postale les attendait.

Jusqu'en 1915, Louise demeura absente de l'école. Elle mit à profit ses nombreuses journées d'inactivité pour lire beaucoup. Son oncle, qui travaillait à la librairie Didier près de la Sorbonne, lui procurait de nombreux livres classiques. Molière, Racine, La Fontaine, etc. furent son quotidien.

De retour au Mesnil-Saint-Firmin, Louise passa son certificat d'études. L'examen se déroulait à Breteuil. Elle s'y rendit avec trois de ses camarades, dans une voiture tirée par un âne. En fin de journée les résultats tombèrent : Louise triomphait de l'épreuve, à un peu plus de douze ans. Pendant les années qui suivirent, elle ne fréquenta pas l'école et aida sa mère dans les tâches ménagères.

En 1917, la décision fut prise par ses parents de mettre Louise en pension à Mouy, à l'École primaire supérieure. Après un bref examen, en l'occurrence une rédaction, Louise fut admise, malgré des lacunes en mathématiques qu'elle combla par un travail acharné. Elle obtint son brevet en juin 1919.

Encouragée et guidée par sa directrice qui voyait en Louise une future institutrice, elle passa en 1920 le concours d'entrée à l'École normale de Beauvais. Elle fut recalée. Poussée par ses parents et ses camarades, elle retenta le concours en 1921, avec succès cette fois. Trois années d'études s'ouvraient devant elle. Elle se sentait prête à les assumer. L'idée d'être institutrice la séduisait, bien qu'elle n'y eût jamais songé avant que la directrice de l'École primaire supérieure ne lui fît envisager cette possibilité.

En 1922, pendant ses études, un événement important bouleversa sa vie. Elle venait d'avoir un coup de foudre pour un garçon. Il s'appelait Maurice Potet. Il était le fils d'un instituteur. Le jeune homme avait connu des moments très difficiles pendant la guerre. Les Allemands réquisitionnaient tous les jeunes de seize ans pour travailler dans leurs chantiers. Il fut emmené en Belgique, à pied. À la suite de mauvaises conditions de vie, il tomba malade. Rapatrié en France, il demeura un an à l'hôpital de Compiègne. La guerre finie, il ne reprit pas ses études

et entra comme apprenti chez un géomètre de Compiègne où il acquit une solide formation qui le conduisit, par la suite, à entrer aux chemins de fer comme dessinateur-projeteur.

1924 fut pour Louise une année pleine de promesses. D'abord, elle sortit brillamment de l'École normale et obtint son premier poste d'institutrice à Montataire puis, en septembre, elle se maria avec Maurice Potet.

La rentrée d'octobre approchait. Son mari étant pris par son travail, ce fut avec son père que Louise se rendit sur les lieux de son futur emploi. L'école se trouvait dans un ancien couvent reconverti en école publique. Elle rencontra la directrice de l'établissement, une vieille demoiselle pas très commode, qui répondit un non catégorique à sa demande de logement de fonction. Toujours accompagnée de son père, Louise se mit en quête d'une location. Ce fut un échec. Elle revint à la charge auprès de la directrice. En définitive, cette dernière céda et consentit à lui donner une chambre. Le jeune couple emménagea donc dans la chambre-cellule du couvent avec le peu de meubles qu'il possédait. La cohabitation avec la directrice ne fut pas facile. Lorsqu'ils sortaient le soir, il fallait la prévenir pour qu'elle ouvre le porche d'entrée. Cette situation ne dura pas très longtemps. Ils louèrent la maison du père "Bon-Dieu" – c'était ainsi que les habitants l'avaient baptisée. Ils déménagèrent avec une voiture à bras.

Plus intimidée que ses petites élèves, mais consciente de son rôle, Louise attaqua sa première journée de classe. Dès huit heures trente, la cour de l'école fut envahie de petites filles en tablier noir munies, pour la plupart, de cartables neufs que les déshéritées regardaient avec envie. Elle fit connaissance avec ses collègues des quatre autres classes. Louise s'occupait du cours préparatoire.

Au coup de sifflet retentissant de la directrice, les enfants se regroupèrent devant leurs classes respectives. Sa quarantaine de petites écolières, imitant les plus grandes, se rangea sur deux colonnes. Louise, arborant son plus amical sourire, les invita à entrer en classe. Elle

occupait une grande salle un peu sombre, salle qui serait désormais son lieu de travail. Elle était meublée de tables à quatre, cinq ou six places, avec des cases pour que chaque élève puisse y déposer son cartable. Le bureau en bois de la "maîtresse" trônait sur une estrade que surmontait un grand tableau noir.

Après que chaque enfant eut trouvé sa place, non sans quelque désordre, Louise leur demanda leur nom, leur prénom ainsi que leur âge. Elle consigna toutes ces informations sur un grand registre flambant neuf. L'une d'elles s'appelait Simone Bonheur, ce qui l'enchantait fort. Elle avait préparé des livres de lecture qu'elle distribua : « Et maintenant au travail ! » Sa mission commençait. Elle mesurait la valeur de cette première rencontre. Que d'émotions !

Depuis un mois, elle avait un mari et aujourd'hui elle devenait "maîtresse d'école".

Au fil du temps, l'insalubrité de la maison commença à peser. Le sol en terre battue accentuait le taux d'humidité ce qui était gênant pour Louise qui était enceinte. Le couple ne pouvait pas rester là. Louise demanda sa mutation, qu'elle obtint pour la rentrée suivante en octobre 1926. Ce serait Coye-la-Forêt à l'école des filles, place de la mairie. Sa fille, Mireille, était née en juillet.

Le couple occupa le seul logement lié à l'école, réservé en principe à la directrice, madame Brulé. C'était une triste habitation. Elle se composait d'une loge en ciment avec un évier sans écoulement, d'un feu sans évacuation pour la fumée, et sans électricité. Il n'était pas raisonnable de rester là avec un enfant. Ils se tournèrent vers la mairie et obtinrent un logement au 22 rue d'Hérivaux.

Louise avait en charge le CP, le CE1 et le CE2. La directrice s'occupait du CM1, du CM2 et de la classe du Certificat d'études. Ses petites élèves, toujours une quarantaine, l'étonnaient. Elles jouaient aux billes. C'était plutôt sympathique. L'une d'elles arrivait en classe avec une tétine de bébé à la bouche. À sept ans, cela lui paraissait surprenant.

Le préau de l'école servait de salle des fêtes et abritait le sapin au moment de Noël. Maurice, son mari, aimait se déguiser en Père Noël, ce qui ne manquait pas d'étonner, d'intriguer et de faire la joie des enfants. Les parents des élèves étaient invités pour la distribution des prix de fin d'année. À cette occasion, une petite pièce était jouée par les enfants.

Certes, l'eau courante n'existait pas. Des fontaines étaient disséminées dans tout le village. L'une d'elles se trouvait sur la place de la mairie. En se rendant à l'école, Louise emportait son broc qu'elle emplissait d'eau potable. Peu d'automobiles circulaient dans le village. Les habitants roulaient surtout à bicyclette ou prenaient le train pour se rendre sur leur lieu de travail, souvent à Paris.

Louise se remémore une petite aventure qui lui était arrivée alors qu'allant à la gare, à pied, en poussant le landau dans lequel dormait Mireille, elle fut dépassée à la hauteur du pont de chemin de fer par un homme qui courait, en balbutiant des mots incompréhensibles tout en jetant des graviers en l'air sous le pont. L'homme ressemblait à Quasimodo. Le cœur de Louise se mit à battre très fort. Quand elle raconta son aventure, on lui expliqua qu'il s'agissait de Clément, un pauvre innocent, et que son jet de pierres correspondait à une astuce pour s'assurer qu'il allait dans la bonne direction, car il était pratiquement aveugle.

En prévision d'une seconde naissance qui s'annonçait, le mari de Louise transporta, à l'aide d'une brouette, plusieurs lessiveuses d'eau qui furent stockées à la cave. Il faut dire que cet hiver fut particulièrement rigoureux et il ne fallait pas que l'eau gèle. À cette époque, les accouchements se déroulaient à domicile. L'eau devenait un élément important pour baigner le nouveau-né. En février 1929, Louise accoucha d'un garçon, Henri-Jacques. Ce fut le docteur Deschamp qui l'aida. Il sera ensuite remplacé par le docteur Caffeau.

La famille Potet demeura trois ans à Coye avant de rejoindre Chantilly où un poste d'institutrice était vacant. Petitement logée dans

un local sans confort, Louise savait qu'à Chantilly elle aurait un beau logement de fonction comptant trois pièces, avec l'éclairage au gaz. Cela arrangeait beaucoup son mari car la gare se trouvait plus proche de leur habitation.

En octobre 1929, elle débutait dans son nouvel établissement, situé rue d'Aumale (aujourd'hui c'est le Centre culturel de Chantilly). Elle rencontra une autre institutrice, Marguerite Dembreville, qui devint à sa retraite une grande figure de Chantilly par son action au sein du conseil municipal.

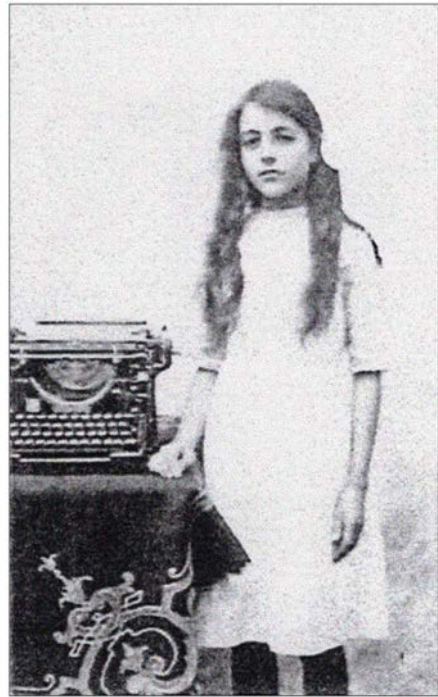
Une grande amitié naquit entre ces deux institutrices. Elles parlaient souvent de leurs élèves respectives, de leur travail, de leur évolution, de leur comportement, de leur caractère. Louise avait en charge le cours préparatoire. Elle se souvient d'une enfant de plus de dix ans qui était hémiplégique. Quand elle entra dans la classe, elle disait à ses camarades : « Fous-y un coup de pied à la maîtresse ! » Elle repense à une autre élève qui ne pouvait pas passer au cours élémentaire parce qu'elle ne savait pas lire, mais elle pouvait réciter une page de livre rien qu'en entendant ses petites camarades.

La ville de Chantilly venait d'ériger la statue du maréchal Joffre. L'inauguration eut lieu le 21 juin 1930, en présence du président de la République, d'un parterre de ministres, de nombreuses personnalités et avec le maréchal Joffre en personne. Toutes les écoles étaient représentées. Louise trouva une ressemblance frappante entre la statue et le véritable soldat. Tous les 11 novembre, Louise assistait à la cérémonie avec une délégation de l'école. Il fallait se souvenir de toutes ces centaines de milliers de morts pour la France. Elle entretenait ses élèves dans cette ferveur.

Malheureusement en mai 1940, la guerre reprenait ses droits. L'armée allemande envahissait la France. L'exode, une fois de plus, touchait les populations du nord. La mère de Louise emmena ses sept petits-enfants, dont les deux enfants de Louise, à Chalonnnes-sur-Loire, dans le Maine-et-Loire. Ils rejoignirent une maison prêtée par un ami, monsieur Charles Gauriau, qui possédait un magasin d'électricité à Cholet.



Louise en 1911



Louise en 1913



Louise en 1923



École primaire supérieure - 1919



Premier poste à Montataire - 1924



Louise et Maurice – Coye – 1930



Henri-Jacques et Mireille – décembre 1934



Louise et ses élèves du CM2 – Chantilly – mai 1938



Mouvement d'ensemble – Fête fédérale – Senlis



La maison de Coye se construit – mars 1957



Louise et Maurice dans leur nouvelle maison – avril 1958



Louis en 1981

Les Allemands se trouvaient aux portes de Vineuil-Saint-Firmin. Il fallait partir. Son mari venait d'avoir reçu l'ordre d'évacuer sur Nîmes. La décision ne se fit pas attendre. Ils emmenèrent ce qu'ils pouvaient et partirent en voiture conduite par un ami de Maurice, pour Chalonnes-sur-Loire afin de récupérer leurs enfants. La France se désorganisait à la vitesse grand V. Le couple devait prendre une grande décision : Fallait-il continuer ou demeurer près des enfants ? Ils ne savaient que penser. Louise décida de se rendre à l'académie d'Angers pour proposer ses services. Son initiative reçut un accueil favorable, surtout que le flot des réfugiés augmentait de jour en jour. Elle fut envoyée dans un château à Challain-la-Potherie qui recevait des petits Parisiens. Ils couchèrent le premier jour sur de la paille au milieu d'une grande pièce éclairée par des bougies. Le rôle de Louise se limitait à surveiller les enfants et à les occuper du mieux qu'elle pouvait.

Peu de temps après, elle reçut une lettre de l'académie de l'Oise qui lui intimait l'ordre de réintégrer son poste sans délai, sous peine de radiation. Louise partit seule, en train, pour Chantilly. Arrivée à la gare du Nord, elle prit un train pour Chantilly. Il s'arrêta en gare de Survilliers-Fosses. Il n'allait pas plus loin. C'est à pied que Louise rejoignit Chantilly, sous les alertes incessantes. Sa directrice, mise au courant de sa situation, prit sa défense et régla l'affaire auprès de l'administration. Louise reprit ses fonctions avec une classe peu chargée. L'armistice signé, la plupart des gens rentrèrent chez eux. Le bureau de son mari fut transféré de Paris à Chantilly. Il n'était plus question de Nîmes. Cependant, la famille reconstituée ne pouvait pas récupérer son logement occupé par les Allemands. Ils logeaient chez leurs parents, rue d'Orgemont, ceux-ci étant restés à Chalonnes-sur-Loire.

Poussée par une envie bien légitime de revoir sa demeure qu'elle avait dû quitter précipitamment, elle obtint de la *Kommandantur* la permission d'aller chez elle. Elle monta l'escalier à pas de loup, poussa la porte qui n'était pas fermée et se retrouva dans la salle à manger. Une longue corde traversait la pièce sur laquelle des uniformes pendaient. Parvenue à la cuisine, elle tomba nez à nez avec un Allemand. L'effet de surprise passé, Louise expliqua avec force gestes qu'elle habitait ici.

En revoyant la chambre de ses enfants, elle ressentit un pincement au cœur. Elle était totalement vide. Seul le piano de sa fille avait échappé à la tourmente.

Avant de quitter la maison, elle se rendit à la cave où elle avait entreposé des objets précieux, comme le violoncelle de son fils. Elle le retrouva cassé, complètement inutilisable. Le sang de Louise ne fit qu'un tour. Elle s'en prit à un officier allemand qui se trouvait là et s'écria en montrant le violoncelle : « Mais c'est épouvantable ! Votre pays a donné au monde tant de grands musiciens et voilà ce que vous avez fait ! » L'homme ricana, haussa les épaules, s'éloigna de la pauvre Louise et s'exclama : « C'est la guerre ! »

L'occupation allemande ne fut pas toujours facile. Les alertes étaient nombreuses. Les enseignantes emmenaient les enfants vers les abris. Elles prenaient des dispositions pour sensibiliser les enfants à rester groupés lors des sorties. Malgré l'insistance des mamans à récupérer leurs enfants, les enseignantes tenaient à assumer leurs responsabilités dans le déroulement des opérations. Avec tout leur petit monde, elles se réfugiaient chez un chaudronnier, monsieur Déguéant, situé place du Marché et descendaient les soixante-et-onze marches qui menaient à la cave.

L'existence des populations devenait difficile. Le manque de nourriture se faisait cruellement sentir. Un jour, les Cantiliens furent avertis qu'un soldat allemand avait été trouvé noyé dans un étang du château de Chantilly, probablement envoyé au fond par un Résistant. En représailles, les autorités allemandes demandèrent aux gens de rester chez eux, sous peine d'être fusillés. Elles commencèrent à mettre sur pied la déportation. Le fils de Louise connaissait un petit camarade de nationalité polonaise qui fut déporté avec ses parents. L'abbé Louis Charpentier prononça en 1943 un sermon dans lequel il condamnait le S.T.O. (Service du travail obligatoire) et l'antisémitisme. Il fut déporté et ne revint jamais.

En août 1944, Chantilly fut libéré. La ville pansa ses plaies comme le reste de la France. La cicatrisation sera longue. Les tickets de rationnement avaient toujours cours et la population manquait de tout. Les enfants étaient classés en trois catégories : J1, J2, J3. Les rations étaient différentes selon l'âge des enfants.

À l'école, Louise connut une période de changement. Elle était responsable d'une classe difficile, celle du Certificat d'études. L'âge de la scolarité avait été rallongé jusqu'à quatorze ans. Les pré-adolescentes commençaient à avoir des comportements pas toujours faciles à maîtriser. Elle s'en ouvrit à l'inspecteur qui lui répondit : « Oui, je sais, la classe du Certificat d'études, c'est le cabinet de débarras ! » L'année suivante, Louise prenait un CM2. Cette classe préparait à l'examen d'entrée en 6^e. Il fallait envoyer à l'académie les dossiers des futurs candidats – toujours les meilleurs – et ce n'était pas une mince affaire.

Chaque année, les écoles organisaient une grande manifestation de mouvements de gymnastique. Louise aimait beaucoup s'adonner à cette discipline, contrairement à certaines de ses collègues qui préféraient lui confier leurs élèves.

Quand des normaliennes venaient en stage dans sa classe, Louise adorait leur donner les "ficelles" du métier. Bien souvent, elle s'en faisait des amies. L'une d'elles aimait beaucoup le chant, comme Louise. Elles mirent au point des chants à deux voix, comme celui-ci dont elle se rappelle encore les paroles :

Il est un vieux banc de bois
Près du seuil de notre porte,
Un très vieux banc d'autrefois
Qui branle un peu, mais qu'importe.
Le gai soleil vient en ami fidèle
À chaque printemps lui tendre la main.
Un lilas en fleurs prête son ombrelle
En voisin galant quand il fait bien chaud.
Et sur ce vieux banc, grand-père en rêvant
Aux premiers beaux jours vient s'asseoir souvent.

Pour beaucoup d'élèves l'étude, après la récréation de 16 h 30, était de rigueur. Cela faisait partie des possibilités offertes par l'Éducation nationale. Louise, comme la majorité des institutrices, s'y employait de bonne grâce ; les heures d'études arrondissaient les fins de mois. Les devoirs des enfants étaient sûrs d'être faits et corrigés, mais c'était un surcroît de travail pour Louise.

La morale figurait à l'emploi du temps. Chaque matin, une phrase était inscrite au tableau noir. Elle était commentée pour être bien comprise de tous.

À propos de la morale, Louise eut à régler un incident peu fréquent. Une enfant vint la trouver vers 11 h 30, juste avant l'heure de la sortie, en lui expliquant qu'elle avait un billet de dix francs dans la poche de son vêtement et qu'il n'y était plus. Après des recherches infructueuses, Louise dit aux enfants qu'ils ne sortiraient pas de la classe tant que le billet ne serait pas retrouvé. Pire encore, elle leur dit que s'il ne revenait pas, la perte serait considérée comme un vol. Face au silence des enfants, Louise annonça qu'elle irait chercher Abel, l'employé municipal qui réglait la circulation à la sortie de l'école. C'était un gaillard que les enfants craignaient mais qui n'était pas méchant pour deux sous. Après la dernière mise en garde, Louise alla chercher Abel qui fouilla toutes les cases et tous les cartables. Prise de remords, une enfant se mit à pleurer. L'affaire était finie. Pas tout à fait, car la brave grand-mère de la petite, qui était venue chercher sa petite-fille, se mit à pleurer en apprenant l'incident, jurant que sa petite fille n'était pas une voleuse. Les principes de morale devaient être respectés. Louise avait agi pour le bien de l'enfant.

Le samedi après-midi, Louise se délectait en lisant une histoire à ses élèves. Alphonse Daudet avait sa préférence. À 16 h 30 la cloche sonnait. C'était congé jusqu'au lundi matin.

Après la guerre, le mobilier de l'école se renouvela, les tables individuelles firent leur apparition. Leur inconvénient était leur bruit sur le carrelage du sol. Les pieds étant en métal, il fallut leur mettre des embouts en caoutchouc.

Fin 1956, Louise participa à la première classe de neige de l'école. Les fillettes avaient été généreusement pourvues de costumes de montagne par le Conseil général de l'Oise grâce à l'intervention de monsieur Robert Hersant, alors député de l'Oise. À cette époque, il n'existait aucun lieu spécial pour ce genre de classe. Néanmoins, il avait été décidé de faire un essai en louant des logements dans un hôtel de Samoëns. Une classe de Senlis et une classe de Chantilly participeraient à l'expérience. Plusieurs jours avant le départ, Louise exerça les enfants, ravis et pleins de bonne volonté, à des mouvements de gymnastique favorables à la pratique du ski.

L'heure du départ arriva et tout ce petit monde voyagea en train de nuit et ... sans couchettes. À l'arrivée à Samoëns, le soleil se levait et ses premiers rayons couvraient de rose les sapins enneigés. Un solide petit déjeuner attendait la petite troupe à l'hôtel. Tous pensaient être au paradis.

Chaque matin, les élèves avaient classe, comme d'habitude, mais le local était très petit, environ soixante mètres carrés. Personne ne rechignait car il était très éclairé par des fenêtres qui laissaient voir un paysage magnifique. L'après-midi était consacré au ski enseigné par des moniteurs.

Louise et sa collègue furent chargées de rédiger un compte-rendu qui serait communiqué à la presse locale. Voici ce qu'écrivait une de ses élèves : « Et nous voilà en file indienne, petits lutins bleus et jaunes qui égaient et animent la neige. Grâce à un moniteur dévoué et patient, c'est la première leçon de ski. »

Elle avait la responsabilité des élèves vingt-quatre heures sur vingt-quatre, aidée par une monitrice habituée aux colonies de vacances et qui s'occupait des enfants pendant leurs heures de loisirs. Heureusement son mari, qui venait de prendre sa retraite, put l'accompagner et prendre sa part dans le règlement des petits soucis matériels. Au retour, les parents heureux de retrouver leurs enfants lui dirent : « Alors, vous avez passé de bonnes vacances ? »

Fin juin 1957, Louise dit au revoir aux quarante-sept élèves de sa classe. L'heure de la retraite venait de sonner. Elle avait travaillé vingt-sept ans dans la même école et trente-cinq ans dans l'Éducation nationale. Le premier octobre suivant, le jour de la rentrée scolaire, son cœur chavira. Elle laissa couler des larmes, l'école était finie. Elle ne verrait plus ces minois, elle n'entendrait plus les joyeux bruits des récréations, mais elle serait plus libre et n'aurait plus besoin de regarder sans cesse sa montre.

Les deux retraités souhaitaient une maison avec un grand jardin. Déjà à Chantilly, ils en cultivaient un, là où plus tard on construira le lycée. Leur fils aimait Coye. Dès 1956, il les avait convaincus de prospecter dans ce coin-là. Ils trouvèrent un terrain de trois mille mètres carrés, rue du Clos des Vignes. Mille mètres leur suffisaient. Leur fils, qui commençait à gagner sa vie et des amis intéressés achetèrent et se partagèrent les deux mille mètres restants. Il leur restait à trouver un constructeur, ce qui n'était pas difficile. Ils emménagèrent dans leur nouvelle maison en 1957. Ils concrétisaient de cette façon leur rêve d'une maison avec un grand jardin pour accueillir toute la famille.

De temps en temps, Louise recevait la visite de petits élèves de Chantilly à qui elle donnait des leçons. Ils venaient par le train. Elle leur montrait en chemin les champignons, les fleurs ... et puis c'était encore un peu l'école.

1958 fut également l'année de la naissance de son petit-fils, Christophe Potet, lui-même maintenant papa de petites fillettes qui font la joie de tous.

Ce petit Christophe était souvent l'invité de ses grands-parents. Il jardinait avec son grand-père. Il voulait se servir d'outils bien trop grands et trop lourds pour lui. Souvent, ses grands-parents l'emmenaient en forêt où ils passaient ensemble des heures délicieuses.

1960 fut l'année de la naissance de leur petite-fille Sylvie.

1964 vit naître Claire qui est actuellement kinésithérapeute à Orry-la-Ville.

À partir de 1967, ce furent des années de chagrins noirs. Louise perdit son mari et sa fille Mireille. Elle prit alors ses deux petites-filles en charge durant la semaine, qui retrouvaient leur père pour le week-end.

À Coye, elle retrouvait parfois d'anciennes élèves devenues mamans à leur tour.

Monsieur Janvier, alors directeur de l'école des garçons, vint lui demander si elle accepterait de l'accompagner pour assurer la surveillance des enfants de CM2, à l'occasion d'une sortie à la mer. Louise fut comblée par cette proposition. Elle retrouvait des enfants joyeux, pleins d'entrain. Consciente de sa responsabilité, elle les regardait bien, les photographiant en pensée pour pouvoir les reconnaître. Arrivés à la plage, ils furent dévêtus en un clin d'œil et se précipitèrent vers l'eau. Un frisson d'angoisse la traversa : comment allait-elle les distinguer en maillot de bain ? Elle lançait maints coups de sifflet dès qu'elle voyait l'un d'eux s'éloigner un peu. Malgré tout, la journée se termina très bien.

À cette époque, il existait un cinéma "Le Familia" à Coye-la-Forêt. Maurice et Louise Potet y allaient de temps à autre. Un dimanche où leurs enfants étaient venus, ils leur proposèrent d'aller au cinéma pendant qu'eux iraient cueillir des fraises des bois avec les trois petits. Au sortir de la séance, la petite troupe les attendait, l'air angoissé, et leur dit : « Venez vite, il y a un petit lapin qui est pris dans un collet ! Il faut le délivrer ». Après un retour rapide à la maison, le petit lapin fut délivré et ce fut en procession qu'ils allèrent porter ce petit maltraité à la carrière.

La carrière était exploitée pour ses pierres, mais une grande quantité de lapins y vivaient et venaient parfois dans leurs jardins où chacun s'amusait de leurs ébats. La carrière est maintenant comblée.

Coye-la-Forêt connut aussi son heure de gloire lorsqu'un film avec Jean Marais y fut tourné. C'était peut-être "Le Bossu", pense Louise. La rue du Clos des Vignes fut envahie de calèches, de chevaux enrubannés, d'acteurs en tenue de tournage... et de badauds, bien sûr !

1957- 2003 : Quarante-six ans de vie dans cette demeure accrochée au flanc de la colline, tout près de la forêt. Quarante-six ans se sont écoulés avec leur lot de moments heureux et de grandes peines.

Adhérente à La Sylve dès la première heure, Louise partage avec nous son amour pour le patrimoine naturel et culturel. Elle continue à s'intéresser au monde qui l'entoure, aux oiseaux qu'elle aime voir de son balcon et qu'elle connaît bien. Elle a participé à la réalisation des deux fascicules sur les oiseaux. C'était il y a seulement huit ans.

1903 - 2003 : Louise a cent ans. Elle a traversé tout le vingtième siècle et attaque d'un bon pied le vingt-et-unième. Elle représente pour chacun un exemple. Elle demeure une femme curieuse de tout, respectueuse de la vie et de ses beautés, de ses richesses et de ses règles.

Le jardin de Louise représente à ses yeux une miniature de la forêt. Son mari y avait planté des anémones, des pervenches, du muguet, des scilles, en petites quantités, mais les ans en ont fait de jolis talus. Il est son havre de paix.

Toute vie est un roman. Voilà en quelques pages celui de Louise Potet raconté dans ses grandes lignes, en toute simplicité, qualité qui lui ressemble tellement.

En guise de conclusion, écoutons Louise qui nous dit : « Que le destin veuille que j'y voie fleurir encore une fois le printemps. » Oui, le destin lui sourit plus que jamais car le printemps, c'est maintenant, et Louise a toujours sa place parmi nous.

In memoriam

Louise Potet est décédée le 18 avril 2006, à l'âge de 103 ans. Elle est enterrée à Coye, dans l'ancien cimetière, auprès de son époux et de sa fille Mireille.

